

XYZ. La revue de la nouvelle

L'eau du conteur

Marc-André Paiement



Number 18, May–Summer 1989

La vérité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paiement, M.-A. (1989). L'eau du conteur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 52–56.

«En ce temps-là, il me semblait préférable, objectivement parlant, de m'éloigner quelque peu des indigènes, à la tombée du soir.»

Il y avait déjà près d'une heure qu'il parlait, et j'avais terminé, dans tous les sens, le parcours et l'étude des formes ornementales du plafond.

(Les pauvres appliques de plâtre jaune, et les voûtes lancéolées d'inspiration cosmopolitaine n'avaient retenu mon regard qu'un instant; mais, de là, mon esprit s'était égaré dans l'histoire, cherchant pour finir à retrouver la géométrie paisible et pourtant fugace des célèbres mosaïques de l'Alhambra.)

Ayant épuisé en vain certaine méditation routinière, je décidai de prêter l'oreille aux propos de la soirée. Je croyais aussi, et certains silences l'avaient signalé, qu'il en viendrait, momentanément, à nous parler des mœurs. De fait, je me rendis compte qu'il approchait le sujet, et je rajustai ma position sur la chaise.

Après avoir bu deux gorgées d'une eau posée à son côté et qu'on imaginait fraîche, il reprenait maintenant d'une voix lourde et pleine d'assurance:

«Nous étant éloignés, il nous était loisible d'installer nos appareils de détection aux alentours de la place.

Alors, reculés comme des taupes aux aguets de vastes galeries, ou plutôt — pardonnez-moi cette comparaison — comme des princes au fond d'un château, nous pouvions suivre les ébats rituels en toute quiétude. Nous avons emporté quelques lecteurs infrarouges que nous avons installés tout autour, dans les hauteurs, et nous disposions, en outre, de la retransmission directe des images d'un satellite expérimental d'observation, que nous avons loué pour l'occasion. Si cela vous intéresse, nous disposions aussi, évidemment, de toute une gamme de microcanons, et même de certaines sondes électro-encéphaliques que nous avons à l'essai.»

Comme il s'attardait aux propos de quinquaiillers, je me mis moi-même à surveiller l'appareil assez modeste dont il avait voulu s'entourer

devant nous: un microphone assez massif, posé sur un petit socle de fonte, occupait le centre exact d'une table couverte d'un velours vert. À portée de la main, un commutateur assez rudimentaire offrait les services d'un projecteur situé au devant de la scène, un peu sur la droite, et qui braquait déjà ses mystères sur un écran portatif, qu'on avait étendu au côté de la table.

De temps en temps, notre conférencier avait laissé traîner sa grande main jusqu'au commutateur et l'avait pris mollement; après l'avoir fait glisser dans la paume, il l'avait ensuite reposé, à quelques centimètres du point de départ, plus près de lui tantôt dans l'axe perpendiculaire à nos regards, tantôt dans la perspective élançée, et peut-être anxieuse de ceux-ci.

Je me rappelai un passage de Lévi-Strauss, assez cocasse, où celui-ci décrit les déboires de l'explorateur, un après-midi de conférence au Jardin des Plantes; et j'en vins à me demander s'il m'était possible, à moi, de comprendre cette manie qu'avait notre homme de déplacer le commutateur, ainsi, à tout moment. Je me rendis compte qu'il pouvait s'agir simplement pour lui, s'il était nerveux, de vérifier la présence et de s'assurer les services d'un instrument auquel il entendait recourir en temps opportun; mais je m'aperçus aussi qu'il pouvait s'agir d'une délicatesse de sa part, voulant entretenir et divertir son auditoire par quelques jeux de mains (comme s'il s'était agi d'un théâtre de marionnettes).

Lorsqu'il en eut terminé avec la description des appareils, il modifia de façon radicale l'appui de ses coudes sur la table, et reprit enfin le fil de l'histoire:

«À la tombée du soir, les indigènes se rassemblaient de façon successive et cumulative. On a pu vérifier que les schèmes et les cadences de ces attroupements ne relèvent d'aucune rythmique du symbole social. Il s'agirait d'un assemblément que nous disons profane, c'est-à-dire qu'il ne se constitue pas sous la forme du cortège, mais sous celle du marché.

Je reprends: une lumière tranquille et tiède baignait le sol sableux de la place, et des groupes de plus en plus organisés s'y croisaient, comme s'ils préparaient chacun dans l'ombre un drame qui allait secouer la communauté.»

C'est à ce moment qu'il avait choisi de nous présenter les premières images. Redressés chacun dans l'expectative, nous avons vu se promener sur l'écran des silhouettes ombragées. Il s'agissait là, nous en fûmes bientôt convaincus, d'une bande d'Indiens primitifs en train de vaquer

aux occupations qu'un destin différent du nôtre leur assignait à ce moment.

Il semblait bel et bien que ces gens-là se soient concertés, puisqu'on en voyait qui ne cessaient de quitter l'écran, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et qui revenaient toujours, portant quelque mobilier ou quelque attirail, je suppose, de leur cru.

Notre homme continuait de raconter, et je sentis qu'il allait maintenant captiver son public. À ma droite, deux jeunes femmes s'étaient rapprochées un instant, pour partager peut-être un commentaire ennuyé :

«Le rituel auquel nous allons assister est celui des Noces de l'Homme et de la Femme. Il a lieu, une fois l'année, un soir de grande lune. Les images que vous allez voir ont été composées en technique synthétique, à partir des données infrarouges de nos lecteurs et des perspectives topologiques fournies par le satellite. La bande sonore a été élaborée à partir des graphes auditifs dont nous disposons. Je crois pouvoir dire que le document est précis.»

Un soupir allait m'échapper, que je retins modestement. Je savais bien qu'aucun détour ne pouvait plus le retenir.

«Les sauvages — nous dit-il — ont de telles coutumes: lorsqu'il s'agit pour eux de célébrer les Noces humaines, ils se réunissent ainsi en plein soir, sous une lune silencieuse de l'été. L'un d'entre eux, le conteur, s'assoit alors au centre, là où la flamme l'éclaire le mieux. Il faut voir — nous dit-il — les reliefs de son visage, bouleversés par la lumière; et ses lèvres attisées par un sang noir. Ses yeux, enfouis, ne regardent plus rien: ils sont comme des perles ondoyantes, fixés dans les spirales du temps.»

Il y eut alors une pause, et le professeur se prit de l'eau, interminable de saveur.

«Commence alors le récit. Il était une fois, dit le conteur à peu près, il était une fois, et je crois bien, la première, un chasseur dont les terres étaient immenses, et qui connaissait les traces de toutes les bêtes. Sauf celles des hommes, qu'il n'avait jamais vues. Un jour, alors qu'il suivait le pas d'un cerf, il vit cette empreinte de l'homme, posée dans le travers du chemin. Il reconnut la similitude de cette trace et de la sienne, et la suivit lentement.»

Notre conférencier s'était transformé en sorcier, et nous étions maintenant fascinés, réunis dans un silence abyssal. Les odeurs de

putréfaction de cette vieille salle jaune, et l'humidité baignante des murs, nous enveloppèrent d'un malaise ancien, et sa voix nous parvenait comme un destin de lumière.

«L'homme suivit la trace de l'homme, et parvint à l'orée d'une clairière, au fond de laquelle on entrevoyait l'entrée d'une grotte. À l'odeur que dégageaient les carcasses de cerf, le chasseur Inouk Inakinok avait compris qu'il allait rencontrer les hommes ou les dieux.

Soudain, des cris fusèrent à son oreille, et il aperçut (vêtus de peaux magnifiques et portant des tatous énigmatiques) plusieurs chasseurs qui se dirigeaient vers lui avec le plus grand empressement. Inouk Inakinok eut beau s'enfuir avec célérité, il fut bientôt rattrapé. De force, on l'amena au plus loin de la clairière, devant la grotte. On le jeta au sol, et il vit se dressant devant lui un monarque puissant, qui portait sur sa tête les ivoires de l'auroch, et sur la poitrine un cœur-de-lion. Celui-ci regarda d'abord avec scepticisme, puis avec un large sourire de satisfaction. On attacha et on enferma Inouk au fond d'un trou, et après l'avoir frappé à la tête, on l'abandonna.»

Pendant que le conférencier traduisait les mots du conteur, nous pouvions voir la scène à l'écran: un sauvage, assis auprès du feu, racontait cette histoire, avec de très beaux gestes des mains, qu'il serrait d'un seul coup, et puis relâchait doucement.

Nous entendions maintenant des cris, étouffés, des râlements; et des terreurs, aussi, suspendues aux confins de la parole. On vit entrer, par la gauche, deux grands sauvages — de robustes gaillards — munis de lances et de gourrets, qui semblaient en pousser un troisième vers le centre de la place. Celui-là était nu, gringalet et d'apparence plutôt juvénile. Par la droite, nous vîmes entrer, de la même façon, une jeune fille elle aussi sans être vêtue, et, là encore, escortée par quelques-uns des indigènes.

«Plus tard, on amena le chasseur Inakinok — ce qui veut dire : l'étranger — au centre de la place, et une jeune fille elle aussi étrangère et sans parole. Les plus belles femmes du village se mirent en devoir d'exciter le mâle, des hommes entourèrent la femelle de caresses, et l'on distribua à grands flots des boissons de grande efficacité sexuelle. Enfin, dans un silence monumental, on les mit en présence l'un de l'autre — et par un redoublement soudain de caresses infernales, on les força au coït.»

À l'écran, nous voyions, mais mal, un couple uni par les dernières privautés. Je comprenais maintenant ceci: alors que le conteur rapportait

l'histoire d'Inouk Inakinok, d'autres sauvages s'occupaient à en mimer les épisodes les plus importants. C'est ceux-là que nous voyions à l'écran, et non pas les personnages de l'histoire. Pendant un instant, je me demandai s'il s'agissait de vrais acteurs, ou si ces deux primitifs qui s'agitaient ainsi, maladroitement, devant nous dans l'ombre, n'étaient pas eux-mêmes de vrais captifs, comme dans l'histoire. En d'autres termes, je ne savais plus si c'était le conteur qui doublait la scène réelle qu'on nous montrait à l'écran, ou si c'étaient les deux qu'on voyait s'agiter qui représentaient ce que lui racontait.

Aussi, je me trouvais ému devant cette parité de nos situations respectives: tout comme les Indiens rassemblés ce soir-là, nous assistions à un spectacle dédoublé, et dont les deux surfaces, comme deux miroirs, s'enlisaient l'une dans l'autre. Une telle architecture me rappela les célèbres *exemplums* du Bas-Moyen-Âge, d'une part, et l'écriture polyphonique contrapuntique qu'avaient illustrée certains de nos jeunes compositeurs modernes, d'autre part.

Je me rendais compte que les gens autour de moi, eux aussi sans doute sous le choc du parallélisme, étaient pris d'une sorte de sympathie mutuelle et collective; et je crois bien que c'est avec un enthousiasme spontané que nous accueillîmes, tous, les cris de plaisir brut qu'é mirent, conjointement, les deux corps enlacés, après de longs ébats. Ils avaient joué.

Après cela, le conférencier nous expliqua la signification d'un tel rituel: *«Ce rite des Noces est une cérémonie d'investiture: s'ils s'exécutent comme le font les hommes et les femmes de la tribu, ils sont ensuite incorporés à celle-ci: pendant quelques jours, on les fête; on les gâte de cadeaux, de festins, de boissons, et on leur laisse toute liberté s'ils désirent à nouveau s'unir dans la chair, à quelque moment que ce soit. Puis, plus tard, ils devront assumer leurs responsabilités et seront alors reconnus comme membres à part entière du groupe.»*

Maintenant: quel est le sens d'un tel dédoublement?»

Encore une fois, vint le moment de l'eau. C'était de plus en plus précisément de l'eau: absente et volumineuse, étanchée de vacuité, ininterrompue de lumière. Inénarrable. Précise.